

Récit

IMMERSION
EN
AFRIQUE
DE L'EST

5500km autour du lac Victoria

Version courte



IMMERSION EN AFRIQUE DE L'EST

5500km autour du lac Victoria



« Si tu veux te rendre là bas, fais attention, c'est le territoire des lions, évite de rouler sur les pistes avant 9h et tâche de t'arrêter avant 17h, après quoi, c'est l'heure de chasse des prédateurs. »

À ce moment là du voyage j'avais déjà croisé la route d'un bon nombre d'animaux sauvages. À plusieurs reprises des hyènes m'avaient tenu compagnie la nuit, une mère éléphant et son petit m'avaient barré la route, et des traces fraîches de félins m'avaient contraint à faire demi-tour. Et pourtant, partir à la rencontre des tribus d'Afrique, de ces animaux sauvages, et heureux de voyager sur cette partie du globe qui fait tant rêver, je ne mesurais pas encore les risques d'entreprendre une telle aventure. Si merveilleuse fût-elle.

Le commandant de bord amorce la descente, nous traversons une légère couche de nuage quand tout à coup il apparaît en face de moi, majestueux et gigantesque, une vraie mer intérieure, deuxième réservoir d'eau douce au Monde, lieu de vie des crocodiles et des hippopotames, escale obligée pour les oiseaux migrateurs, abreuvoir pour les éléphants et autres animaux sauvages peuplant les savanes africaines : le lac Victoria. Pour les deux prochains mois je ne le quitterai plus, pas besoin de boussole, je longerais ses rives. Tel est mon objectif. Pour le reste je ne connais pas grand chose, à part qu'il y a des gorilles en Ouganda, des Massaï dans la vallée du rift et que pendant que le Kilimanjaro fait face au Mont Kenya, les gnous en pleine migration passent du Serengeti au Massaï Mara. Tant de noms qui font rêver.

Tout ce que j'ai, c'est trois cartes papiers sur lesquelles j'ai imaginé un vague itinéraire autour du Lac Victoria. A pieds, à vélo ou à moto ? Vais je trouver assez d'eau potable ? Vais-je manger à ma faim ? Qui du lion ou de l'éléphant est le plus dangereux ? Tant de questions sans réponse, mais peu m'importe, j'aime laisser une grande place au hasard et à l'inconnu durant mes aventures, trop d'organisation et de planning enlèvent du charme à la découverte, et comme j'aime le dire : s'il n'y a pas de risques, il n'y a pas d'aventure. Je suis ici pour continuer un projet sur les écoles du bout du monde, le plus important pour moi étant donc de trouver un moyen de m'éloigner des grands axes routiers et touristiques pour aller à la rencontre des écoliers africains.



UGANDA

Premier contact avec l'Afrique noire et ses habitants. En déambulant dans les rues de Kampala ou sur les sentiers reculés de la campagne de Jinja, je découvre une population chaleureuse. On me reçoit avec joie dans l'école primaire Aïsha, une petite école où les enfants sont entièrement vêtus de vert et suivent l'enseignement du Coran. Je partage ensuite un moment avec Omar venu laver son linge au bord du Nil, on m'invite à manger une assiette de haricots à l'ombre d'un palmier ou à me désaltérer d'un soda bien frais dans une petite échoppe en terre séchée. A chaque tournant, une horde d'enfants m'escorte, de plus en plus nombreux, pas après pas. On me guide dans les rues, Hector me fait visiter les écoles et les maisons de son village au pied du Mont Elgon et je me délecte de fruits exotiques au jus bien sucré. Mais je ne perds pas de vue mon objectif principal et me mets à la recherche d'un moyen de locomotion pour la suite du voyage.



Ces vieux vélos montés sur d'immenses roues me donnent bien envie, je pourrais en acheter un pour une cinquantaine d'euros et rajouter quelques fixations pour bagages chez le premier soudeur que je trouverai. Sauf que sur mon chemin se trouve un obstacle non négligeable, le Rwanda, surnommé « le pays aux mille collines ». Frédéric, installé sur Entebbe après avoir traversé l'Afrique à vélo m'avoue que l'Ouganda fut un des pays les plus difficiles, avec ses interminables montées. Alors finalement, par manque d'entraînement et en bon souvenir de mon voyage en Asie du Sud Est, j'opte pour une moto. Pas un engin confortable et puissant, pas la Rolls Royce du voyageur, non, j'ai jeté mon dévolu sur ce que j'appelle « la moto du peuple », Une Bajaj Boxer, 110cc. Rien de mieux pour gagner le respect du peuple qu'en utilisant les mêmes moyens de transport qu'eux. Ces motos rouges, de fabrication indienne, on en croise partout ici, elles fourmillent aux feux rouges des villes, transportant jusqu'à 5 passagers, très robuste, en campagne il n'y a rien de mieux pour déplacer de lourdes et volumineuses charges. Elle est la moto de tout le monde, facile à réparer, facile à entretenir, pas besoin d'un garage spécialisé, n'importe qui peut s'en occuper. Même un néophyte comme moi.

L'achat ne fut pas simple. Un étranger qui cherche à acheter une moto locale, ça ne court pas les rues, et en souvenir de ces éleveurs mongols qui essayaient de me refiler leurs vieux chevaux agressifs, je redouble donc de vigilance quant aux vendeurs de motos, ça en vire même à la paranoïa. Un coup de lubrifiant sur la carrosserie et il est facile de camoufler une moto en mauvais état. J'en vois une dizaine, puis, faute d'avoir été convaincu et fatigué de négocier j'opte pour un vieux modèle de 2009.



Les premiers jours ne sont pas des plus simples. Je ne peux sortir ce questionnement de ma tête : Ai-je investi plusieurs centaines d'euros dans la bonne moto, va-t-elle tenir le coup, va-t-elle me porter au delà de la savane ? Puis, petit à petit, après quelques arrêts chez des mécanos, je finis par m'y faire, ma Red Rocket comme je la surnomme, m'amènera jusqu'au bout de mon objectif, au pied du Mont Kenya, 5353km plus loin.

Dans ce type d'aventure, les premiers kilomètres sont les plus importants. Avant de se lancer sur les grands axes routiers ou sur les pistes reculées, il est impératif de connaître sa monture et ses capacités. Le sud de l'Ouganda est une région tropicale très vallonnée, les routes, pour la plupart en mauvais états sont réputées pour être dangereuses. Des expatriés m'avaient mis en garde : « A ta place j'achèterai pas une moto, c'est dangereux. Ici les motards sont considérés comme de vulgaires moustiques, les camions se doublent n'importe comment, si tu es sur leur passage, ne crois pas qu'ils freineront ou qu'ils t'éviteront. A toi d'avoir le bon reflex, et si tu ne l'as pas, sache que personne ne viendra à ton secours sur le bord de la route ! Enfin si, des gens accourront... pour te dépouiller ! ».

Et effectivement, je fus mis dans le bain rapidement. L'état des routes est déplorable et les nids de poules, comme les chauffeurs fous, sont monnaie courante. Et c'est sans parler des troupeaux de vaches et des hordes de singes qui traversent de partout ! Alors, avalant des kilomètres, j'apprends à maîtriser ma moto. A chaque averse tropicale, je m'abrite et me retrouve bien souvent invité à boire un café, à partager un rolex, ces fameuses omelettes roulées dans une galette chapati ou à jouer une partie de billard, très populaire en Afrique de l'est. Je traverse d'interminables plantations de thés, de luxuriantes forêts tropicales dont la cime des arbres ne semble jamais s'arrêter, le doux parfum de la jungle et de ses plantes exotiques envoient mon esprit, jusqu'à ce que celui des gaz d'échappement de vieux camions vienne me sortir de mes rêves pour me rappeler qu'il faut toujours rester vigilant sur ces routes.



J'arrive dans l'ouest de l'Ouganda, une région parsemée de petits volcans et d'une multitude de lacs, je quitte les routes pour m'enfoncer dans les terres. Après chaque averse, les pistes se transforment en d'interminables patinoires de boue. Mes pneus, pourtant prévus pour la piste n'adhèrent plus du tout, les pieds au sol en descente, je manque de tomber plusieurs fois. En montée, je dois impérativement prendre de l'élan et bien calculer mes trajectoires. Après avoir parcouru cinq kilomètres en une heure, et au vu des rires des passants, je comprends vite pourquoi je ne croise jamais d'autres motos sur les pistes après une averse tropicale. J'apprends ! Dans l'effort certes, mais surtout dans la joie et les rires d'une population toujours heureuse de venir à la rencontre de ce drôle de jeune homme qui semble perdu sur sa vieille moto. « You are lost ! » combien de fois m'a t'on dit ça, combien de fois ai-je du expliquer que non, que je cherchais juste à aller où les autres ne vont pas forcément, que les attractions touristiques m'intéressent bien moins que ces petits villages oubliés de tous, où la relation humaine y est bien plus sincère et authentique.



En Ouganda, il est autorisé de traverser les parcs nationaux au guidon d'une moto. Ainsi je prends mes premières leçons sur la vie sauvage en visitant le parc national Queen Elisabeth. Ce jour-là je recherche les éléphants, j'en ai bien vu au loin, mais moi c'est un face à face inattendu dont je rêve. Pour rejoindre le petit village de Kiseni, il me reste 30km d'une belle piste qui longe la rive Est du lac Edouard. C'est la fin de journée, l'heure à laquelle les éléphants quittent les rives du lac pour rejoindre la forêt. La piste passe entre les deux, et j'ai comme un bon pressentiment. Je suis entouré d'une belle savane jaune au milieu de laquelle pousse quelques acacias solitaires, debout sur la moto, le regard porté au loin à l'affût du moindre animal, je coupe soudainement la route à une famille d'éléphants cachée dans le bush en bordure de piste. C'est un jeune éléphant en tête de convoi, il a sûrement entendu ma moto venir et a préféré rester caché dans le bush le temps que je passe. Dans un sursaut d'émotions et de surprise, je ralentis et je stoppe par précaution ma moto quelques dizaines de mètres plus loin afin d'admirer ce spectacle grandiose, moi, seul au milieu de nul part, une trentaine d'éléphants traversant la piste. Féérie de la vie en Afrique, bonheur égocentrique du voyageur solitaire.



Première frayeur et premier doute le lendemain matin. Déjà, la nuit fût courte, impossible de faire du camping sauvage dans le parc, un ami croisé plus tôt pendant mon voyage m'avait donné rendez-vous ce jour là au camping de Kiseni, un bout de jardin qui ne semble plus vraiment accueillir grand monde. La nuit était à peine tombée que deux éléphants tentèrent de traverser le camping, et c'est tout naturellement avec de vulgaires cailloux, que notre gardien repoussa l'assaillant. On passera dans les bras de Morphée alors que des hippopotames se donnaient à cœur joie dans la dégustation de l'herbe verte du camping. Levé tôt, et après avoir admiré le lever du soleil au milieu des marabouts et des hippopotames sur le lac Edouard, je remonte un peu la piste avant de m'engager sur un petit chemin en direction du village de Kazinga. Après seulement quelques kilomètres, le chemin devient de plus en plus étroit et de moins en moins praticable, en plus de ça, de gros nuages gris se forment et me viennent droit dessus. Voilà que je roule maintenant au milieu des déjections d'éléphants et des traces fraîches de félins apparaissent, la pression se fait ressentir. Et si au détour d'un virage serré je me retrouve face à face avec un pachyderme ou un grand félin ? Le chemin ne me permet aucun dépassement et aucun demi tour rapide, je préfère rebrousser chemin avant une mauvaise rencontre. Une heure plus tard, je passe au milieu d'une famille éléphants trop affairée à se nourrir, la trompe en l'air dans les arbres. Après un second passage pour immortaliser la scène en filmant, un éléphanteau et sa mère me firent barrage au milieu de la route. Impossible de repartir dans la bonne direction. A une centaine de mètres de moi, aucun des deux ne semble vouloir me lâcher du regard et m'ouvrir la voie. Je retourne donc quelques kilomètres plus loin, j'attends une dizaine de minutes, puis retente la traversée, cette fois ci, les gaz à fond.



Je continue ma route droit au sud, quittant les plaines qui bordent les grands lacs Ougandais pour prendre un peu d'altitude et longer la forêt impénétrable de Bwindi, connue comme étant un des derniers refuges de vie pour le gorille des montagnes. Hors budget pour moi, je ne peux m'offrir une excursion pour aller à la rencontre de nos cousins poilus. Pas grave, je me contente de passer la forêt à moto. Je ne sais pas pourquoi, mais je trouve la population beaucoup moins accueillante par ici, à chaque arrêt ce ne sont plus les enfants mais les adultes qui me sautent dessus en me réclamant de l'argent, parfois sous la menace. Aux bords du lac Bunyonyi, on en vient presque aux mains pour savoir qui de toutes ces personnes va me conduire en pirogue à moteur sur une des îles où j'aspire à me reposer quelques jours avant de partir pour le pays voisin. En repartant d'ici, je croise la route d'un groupe de trois enfants, le plus vieux n'a pas encore huit ans, il transporte des seaux remplis de cailloux, le plus jeune, qui à tout juste la force de tenir un marteau, casse les roches en plus petites morceaux. Cette image me marque à jamais. Toute la nuit elle me hantera, et au petit matin, j'hésite même à y retourner pour rencontrer ces enfants. Je me souviens alors que les autres personnes sur le bord de la piste semblaient hostiles. Je repris donc la route un, poids sur le cœur, avec la sensation d'avoir failli à ma tâche.

Je passe ma dernière soirée à un concert gratuit donné pour la prévention contre le Sida au stade de Kabale, je m'y rends de nuit, les rues sont plongées dans le noir, guère rassurant, j'aborde la première personne pour ne plus passer pour le touriste solitaire et être ainsi une cible potentielle. C'est avec le Gaya Ghetto Crew que je passerai ma soirée, apparemment un gang du bidonville de Kabale, habitué à la prison pour trafic de drogue. En leur offrant des bières, je m'assure ainsi leur protection pour la soirée. A la fin du concert, la sécurité à une manière plutôt efficace de vider le stade, mieux vaut ne pas être dans les derniers car il semble pleuvoir des coups de bâtons sur les retardataires. Suspectant mes acolytes du soir de me racketter, je n'échappe pas à l'arrivée de la Police. Quelle ne fut pas leur déception de constater que tout allait bien et que les matraques pouvaient rester au fond de leurs étuis. Nous buvons un dernier Gin dans son emballage individuel en plastique, et avant que l'alcool ne monte trop, je décide de rentrer me coucher. Le Rwanda m'attend demain.



RWANDA

Mon périple à moto m'amènera dans un nouvel univers, un monde merveilleux où la diversité des paysages et des lieux, riches d'une faune et d'une flore si exceptionnelles qu'ils mettent en éveil tous les sens du voyageur qui s'y aventure ; le goût exaltant d'une mangue fraîchement cueillie, l'odeur enivrante d'une orchidée dans la jungle, la douce mélodie du chant du choucador, la course effrénée entre un guépard et sa proie, les vibrations du sol sous le poids d'une tribu qui saute à répétition pour célébrer un événement... Ici, vos sens seront perpétuellement sollicités, rien de mieux pour se reconnecter à la nature, vivre l'instant présent et surtout, porter attention à tout ce qui nous entoure, car en Afrique de l'est, la nature nous offre constamment de beaux spectacles, à qui sait regarder évidemment.

Entre deux passages de frontière compliqués, qui m'obligent à me rendre dans un cyber café pour falsifier les papiers de ma moto mais aussi mon passeport, je finis de traverser le Rwanda et mets les pieds en Tanzanie.

Ma traversée du Rwanda ce sera faite rapidement en longeant le parc national d'Akagera. Je trouve ici un autre climat. Il n'y a plus de forêts tropicales, fini les interminables montées et descentes, fini les averses. Je me retrouve enfin en zones sèches et arides, j'emprunte des pistes bien tassées par le passage des fermiers avec leurs troupeaux de vaches à longues cornes, mais à défaut de n'avoir qu'à lever le bras pour cueillir une banane, je me retrouve sans trop de nourriture et je dois penser à faire des provisions. Le soir, c'est en bord de lacs ou au milieu des arbustes que je jette ma tente, laissant les cris d'animaux inconnus bercer mes nuits. Le Rwanda effraye, son dur passé de génocide lui colle à la peau. En occident, évoquer le nom de ce pays attire immédiatement une image d'insécurité, de conflits et de massacres, cette idée récurrente est sans cesse véhiculée par les médias à chaque conflit en Afrique. Alors je ne serai pas étonné, après avoir passé la frontière de Tanzanie et avoir récupéré du réseau, de découvrir que ma famille, sans nouvelles depuis quelques jours, n'aura pas manqué d'alerter les ambassades et la police, remuant ciel et terre, persuadée de mon enlèvement.



Alors que pourtant, le Rwanda venait de m'offrir un bel accueil, souriant et aimant. Le génocide à eu lieu il y a 25 ans, le pays en porte toujours les cicatrices mais les mentalités ont changé. Le Rwanda est désormais un pays sécuritaire où il fait bon de voyager à quiconque ne vit pas dans les clichés et la peur des médias. Emmanuel sera le premier professeur à m'ouvrir les portes de son école, du moins l'unique porte. Seul professeur de cette petite « école des parents », c'est à dire qu'une grande partie du financement vient des parents, il a à sa charge 85 élèves qui viennent s'entasser entre les quatre murs en terre séchée pour suivre son enseignement. Je suis étonné qu'aucun ne porte d'uniforme et c'est la première fois que je vois ça. Le lendemain ce sera Clémentine, qui parle bien mieux français qu'anglais, qui m'invitera à photographier les classes de son école. Pour les plus petits, les cours sont donnés dans un dispensaire de l'église et quand celui-ci est occupé, c'est en plein air que les enfants déplacent leurs bancs.



TANZANIE

D'Est en Ouest, je m'engage désormais sur les routes de Tanzanie. Propres et sans défauts dans l'Est, les routes de l'Ouest sont dans un état catastrophique. C'est ici l'axe principal qui dessert l'ensemble du pays avec le commerce du lac Victoria et des montagnes du Rwanda. Je passe le plus clair de mon temps à conduire à l'aveugle dans un nuage de poussière soulevé par des camions lancés à vive allure. Pendant plusieurs jours je longe la côte sud du lac Victoria avant de regagner les pistes. De vastes étendues arides, parsemées de baobab et de kopje, ces « îles montagnes », de gigantesques rochers aux formes arrondies qui poussent au milieu du paysage tels de gros champignons rocaillieux. Ils sont le refuge de bien des animaux et permettent aux bergers de venir se cacher d'un soleil brûlant. C'est dans ce pays d'Afrique de l'Est que je traverse les plus beaux paysages ; jetant ma tente au pied du Mont Meru, un cône parfait se dressant tel un chapiteau au milieu de la savane, et défiant l'imposant Kilimanjaro situé juste en face. Autre chef d'œuvre naturel, le majestueux cratère Ngorongoro, plus grande caldeira intacte et non submergée au monde, qui renferme tout une vie sauvage, plus ou moins prise au piège entre ces falaises. Un grand lac et une forêt apportent un peu d'ombre et de fraîcheur à cette immense plaine sur laquelle pâturent des troupes d'antilopes, de zèbres, de gnous et de bien d'autres animaux. Eyasi, Maniara, Burungi, c'est au bord de ces lacs que je croiserai mes premières tribus et que je vivrai mes plus belles, ou effrayantes, rencontres animalières.



Ce jour-là, après une semaine perdu dans le bush aux frontières du Serengeti à la recherche des Massaï, je distingue un nuage de poussière qui s'élève au dessus d'un village et décide de m'y rendre. C'est jour de marché et tous les membres des tribus de la région se sont réunis ici, ce sont les Datogas, une tribu d'éleveurs et de chasseurs, venue échanger leurs bétails et leurs récoltes contre des fournitures de première nécessité. Le vent souffle fort et le sable me fouette violemment le visage, je comprends toute l'utilité de ces longs voiles que tout le monde porte. Une jeune femme au visage fin attire mon regard, cachée sous son voile, presque aussi noir que sa peau, elle est marquée d'un tatouage et de scarifications en pointillés qui remontent du nez vers le front. Elle porte une multitude de bijoux colorés aux bras comme aux chevilles. Son visage se grave dans ma mémoire. Car à part pour une ou deux photos, mon appareil restera au fond de ma poche. Ethique d'un photographe ayant grandi à une époque où le touriste photographie plus vite qu'il ne respire, en oubliant trop souvent de regarder avec ses yeux plutôt qu'avec son objectif. Plus tard dans la journée, un jeune professeur m'intégrera au sein d'un groupe de jeunes Datogas, m'expliquant comment reconnaître grâce aux bijoux, un homme qui a déjà tué un lion. Il m'expliquera aussi que la plupart d'entre eux n'ont jamais vu d'homme blanc, ils ne parlent même pas swahili et l'inconnu les effraie. C'est pour cela que le contact est difficile sans un interprète. Autour de ma moto nous ferons deux polaroids, un pour eux, l'autre pour moi. Mon seul souvenir de ma première journée avec les tribus d'Afrique de l'est. Sur la photo, la moitié des Datogas est habillée à l'occidentale. Les bijoux blancs que je pensais être des ossements ne sont en fait que des tubes de PVC coupés en bracelets et gravés à la main. Mon téléphone les fait rêver, mais comme m'explique le professeur, cette technologie leur est inconnue, grand nombre d'entre eux ne savent ni lire ni écrire. Preuve à l'appui, il me montre le répertoire de leurs vieux téléphones, ce ne sont pas des noms, mais des enchaînements de * # @, car ils trouvent ça plus joli que les lettres de l'alphabet. Un beau moment de découverte, de partage et de rire, dans une relation chargée d'émotions entre un étranger et des « enfants du pays ».



Lors de mes derniers jours en Tanzanie, j'ai la chance de me faire inviter par un jeune Massaï dans son clan familial. Quand je lui demande le nom de son village, il rit et m'explique que vit ici uniquement sa famille. Son père, du haut de ses 79 ans, a neuf femmes et bon nombre d'enfants. Tout en dégustant un verre de lait servi avec une gourde réalisée dans unealebasse et décorée de perles, Emmanuel m'avoue qu'il ne sait même pas le nombre de demi frères qu'il a. Lui, il a décidé de quitter le clan pour apprendre l'anglais et travailler en ville, quand il aura gagné suffisamment d'argent pour payer des études à ses trois enfants, il reviendra vivre en case et s'habiller du traditionnel pagne rouge, car il reste un Massaï et ne souhaite pas abandonner sa culture.



Il y a donc eu ces belles rencontres, ces belles initiations à la vie des nomades africains, mais la Tanzanie m'a aussi réservé un bon nombre de mauvaises rencontres humaines. Un abus de pouvoir de la part des forces de l'ordre avec des contrôles répétitifs à même mes chambres d'hôtels, notamment une matinée où je fut convoqué au commissariat pour me faire interroger par un commissaire passablement éméché qui était incapable de faire la différence entre mon visa de Tanzanie et celui du Cambodge, vieux de deux ans. Je fut obligé de menacer d'appeler l'ambassade de France pour qu'il me laisse repartir.





Photographier les écoles n'est pas non plus une chose simple dans ce pays. Intrigué par l'inscription « Steppes Massaï » sur ma carte papier, je décide de partir traverser cette zone déserte où ne figurent des noms de villages que tous les cinquante kilomètres. Au premier matin je me fais sortir de ma chambre par le chef du village, un ancien Massaï caché dans un grand manteau beige mais trahi par ses lobes d'oreilles déformés, celui-ci me refuse l'accès de l'école dans laquelle un prof m'avait convié la veille pour présenter mon projet. Face à cet énième refus en Tanzanie, je décide de jouer la carte de la légalité et me rend dans le head-quarter, la préfecture de la région, pour demander mon autorisation. Finalement, après plus de six heures d'attentes, à expliquer mon projet dans cinq bureaux et devant deux commissions différentes, on me refuse l'autorisation et je me retrouve interdit de fréquenter les écoles du pays. Ironiquement, le soir même, alors que je cherche où camper, un professeur m'invite à dormir chez lui dans le village de Ndedo, et à planter ma tente à même la cour de l'école. Il fait déjà nuit, je n'ai pas de nourriture, j'annule donc mon idée de bivouaquer dans le bush aux abords de la piste et je suis Rick, le jeune professeur. Au petit matin, je dois vite démonter ma tente et me cacher dans sa case, sur ordre du directeur, car un convoi politique transportant le premier ministre doit passer et personne ne doit me voir ici. Un homme blanc dans un endroit si reculé ne passe pas inaperçu et sera forcément source de curiosité et d'interrogation. J'ai déjà passé suffisamment de temps ici, les gens viennent poser des questions sur ma présence, et Rick m'invite à ne pas tarder après le passage du convoi.



8h30 je reprends vite la route, en me demandant ce qu'il en serait de moi si le ministre et son escorte m'avaient vu dans la cour de l'école avec l'interdiction qui m'est attachée ? ... A peine sorti du village que je me retrouve à rouler à côté des traces d'un lion, sur presque cinq kilomètres. Qu'en serait-il de moi si je n'avais pas fait demi-tour au dernier moment et si j'avais posé ma tente comme prévu, à moins de 20 mètres de cette piste la nuit dernière ? ... Dans ce type d'aventure il nous faut parfois faire des choix, suivre les règles ou les défier, parfois on est perdant, parfois une bonne étoile veille sur nous. Combien de nuit ai-je passé sous des ciels étoilés, combien d'heures ai-je passé à regarder le coucher du soleil ou le lever de la lune. Je suis reconnaissant de ces spectacles grandioses que nous offre la nature, je suis reconnaissant de cette bonne étoile qui me suis maintenant depuis des années.



Cette bonne étoile, je ne l'ai jamais senti aussi proche que quelques jours auparavant lorsque j'installais mon camp sur la rive du lac Burungi. Comme pour chaque bivouac sauvage, je prends exemple sur les locaux pour ma sécurité. Ainsi, je coupe et répartie tout autour de ma tente des branches épineuses afin de dissuader n'importe quel visiteur nocturne, humain ou animal, de s'approcher de ma tente. Ce soir là, à peine me suis-je glissé dans mon duvet qu'un hurlement de hyène retentit à quelques mètres de ma tente. D'un réflexe naturel je saisis ma machette et arrête de bouger. A l'affût du moindre bruit, je tente de repérer où elle est. D'un second hurlement, elle trahit sa position, elle est toute proche de ma tente, une vingtaine de mètres maximum. Au fond de mon duvet je suis pétrifié, je sais que ma barricade de fortune ne fera pas l'affaire, mais je tente tant bien que mal de me rassurer, les hyènes n'attaquent pas à l'intérieur des tentes, tant que je reste dedans, je ne crains rien. Plus facile à dire qu'à croire... Après de longues minutes de silence, je l'entends passer en courant juste derrière ma tente, à ce moment, un frisson glacial me traverse entièrement le corps, du bout de mes orteils jusqu'à la pointe de mes cheveux. Mon cœur s'emballe, ma main se resserre sur le manche de ma machette. C'est donc ça : la peur ! Puis petit à petit le calme revient, elle est partie. Au loin, dans la forêt, un énorme miaulement vient percer le calme de la nuit. Je finis par trouver difficilement le sommeil, jusqu'au petit matin, où un vrombissement me sort de mes rêves. Je commence à ouvrir le zip de ma tente, et alors que le soleil n'a pas encore passé la ligne d'horizon, la nature m'offre un magnifique spectacle. Une luminosité mauve et ocre règne dans le ciel, et des centaines de gnous passent entre ma tente et le lac. Je ne sais pas combien ils sont, sûrement des centaines, des milliers, mais le ballet dure plus de 5 minutes, provoquant ainsi ce bruit sourd. Assis en tailleur dans ma tente en attendant les premiers rayons du soleil, je me délecte de ce spectacle grandiose.



En faisant des hors pistes volontaires j'eus la chance de rouler avec mes premières girafes, cet animal auquel je ne portais aucun intérêt aura réussi à me séduire par sa grâce et son élégance. J'entrepris des courses avec des autruches, seul au milieu de lacs asséchés, puis slalomant au milieu du bush sur les sentiers des bergers et des troupeaux je croisai la route de bon nombre de zèbres, phacochères, antilopes et autres animaux peuplant les paysages d'Afrique. Posant ma tente où bon me semble, dans le respect de la nature qui m'entoure, en parfaite harmonie et en dérangeant le moins possible la vie sauvage qui m'entoure, je vis des moments grandioses, mêlés à une sensation de liberté et de privilèges. Voyageant ainsi, seul avec la nature, je trouve ma place sur cette terre.



Retour à la réalité, la pluie, et cette interdiction d'approcher des écoles, finissent par me chasser de la Tanzanie et, sous une averse diluvienne, j'attaque la dernière partie de mon périple à moto, déjà 3530 kilomètres au compteur de ma Red Rocket lorsque je fais mes premiers pas au Kenya.

KENYA

Les pieds enfoncés dans le sable chaud des plages de l'océan indien, je déplie ma carte et commence à prévoir mon itinéraire pour ce pays tant mythique que sauvage, mis en valeur par un incontournable film Disney qui berce les nuits de grand nombre d'enfants. 750km à vol d'oiseau me sépare du Lac Victoria. Les choses prennent forme, sans pénétrer dans les parcs, je roulerai au milieu des parcs Tsavo Est et Ouest, après quoi je passerai par les terres pour relier trois lacs emblématiques du pays, l'Amboseli, le Magadi puis le Nakuru, avant de finir par une boucle autour du Mont Kenya. Si j'ai un peu de temps, je ferai un détour par Kisumu pour un dernier bain dans le lac Victoria avant de quitter cette magnifique région du globe.



Me voilà maintenant dans un corridor naturel entre les deux parcs Tsavo, les plus grands du Kenya, réputés pour leur population d'éléphants. D'ailleurs, au loin une grosse masse sombre obstrue la piste, je stoppe ma moto au milieu du sable et tente de deviner ce que c'est. Je n'étais déjà pas rassuré au moment de m'engager sur cette piste de 51km, le soleil avait déjà bien attaqué sa descente et voilà que suite à un choc, ma moto émet un fort bruit de casse mécanique. Impossible de faire demi tour pour trouver un logement pour passer la nuit, impossible de rester immobile trop longtemps, je suis peut être déjà dans la ligne de mire d'un prédateur. Inquiet, scrutant du regard un potentiel arbre pour me réfugier, je m'approche de la masse noire. Fausse frayeur, c'est un arbre, le danger n'est pas là, il m'attend quelques virages plus loin. Heureusement, je croise cette unique moto deux cents mètres avant. Me faisant de grands signes pour m'arrêter, son conducteur m'informe de la présence d'un éléphant en bord de piste. Les solitaires sont les plus dangereux, toujours sur la défensive car ils sont des proies plus faciles pour les prédateurs. « S'il se trouve à moins de dix mètres de la piste, fais vite demi tour ! Il est là bas, cent mètres après la bosse ! » Sur le qui-vive et peu rassuré je me lance, mais après trois cents mètres, toujours rien, je relâche l'attention et continue quand tout à coup il est là, à moins de vingt mètres de moi, majestueux, décoré de deux gigantesques défenses. D'un pas puissant il se tourne dans ma direction, agite sa trompe et ses oreilles. La question ne se pose pas, j'accélère sans me retourner sur cette piste sablonneuse et pleine d'ornières, priant pour ne pas glisser et que le bruit mécanique, de plus en plus intense, ne lâche pas maintenant. Ce soir là, en finissant ma route vers Mwatate, je remets en question toute ma façon d'agir durant ce voyage, je prends conscience des risques ridicules que je prends dans l'unique but d'être proche de la vie sauvage, mais que se passerait-il si ma bonne étoile me quittait ? N'est-ce pas en faisant le malin que l'on tombe dans le ravin ? N'est-ce pas uniquement en jouant avec le feu que l'on se brûle ? Je décide d'arrêter ici mes prises de risques ! Ma moto n'est pas faite pour les pistes difficiles, ma connaissance de la vie sauvage n'est pas assez affûtée. A partir d'aujourd'hui, je ne dois plus m'engager sur des pistes quand le soleil se couche, je ne dois plus camper proche des parcs, et surtout, je ne dois plus m'engager sur des chemins en mauvais état.

La suite du voyage au Kenya m'offrira des spectacles fabuleux et uniques au monde. Des centaines d'éléphants en train de s'abreuver dans une marre à la sortie du Tsavo, des familles entières qui se prélassent à l'ombre d'un acacia. Des girafes qui se promènent dans un climat d'allégresse, comme ce groupe d'une quinzaine d'individus avec qui je passerai plus de deux heures juste pour me nourrir de ce doux spectacle aux abords du lac Naivasha. La visite de mes amis les hyènes ou d'autres hippopotames la nuit. A chaque jour ses rencontres, à chaque jour son moment de bonheur, jusqu'au dernier, au pied du Mont Kenya, où j'eus la chance de pouvoir observer des rhinocéros. Nature et vie sauvage, voilà comment je pourrai résumer mon passage au Kenya.



Niveau humain, je ne fus pas non plus déçu. A part des péripéties administratives pour pouvoir assurer et revendre ma moto, j'eus de nouveau la chance de pouvoir rencontrer les tribus de la vallée du rift. En uniforme orange, bleu ou rose, je pus visiter et présenter mon projet dans pas moins de trois écoles Massaï. Les premiers contacts n'étaient pas simples, car perdues au milieu des terres, les enfants ne sont pas habitués à voir des hommes blancs, il n'était pas rare qu'à mon approche, des groupes entiers d'écoliers se volatilisaient dans le bush en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Le directeur de l'école de Ziwani me mit en garde, car il ne souhaitait pas que j'aïlle dans la classe des plus petits « Si quand tu rentres dans la classe les enfants se mettent à pleurer ou se sauvent par les fenêtres, n'insiste pas et sors ! » Et comme prédit, les enfants filèrent dans tous les sens jusqu'à ce que mon interlocuteur remette de l'ordre. J'eus aussi le plaisir de traverser un village lors d'une cérémonie Massaï, ainsi que de me faire inviter à de nombreuses reprises pour partager un repas ou un thé chez l'habitant.



Les pistes quant à elles finirent de m'achever, entre sable, fêchfêch, ornières et roches, je finissais régulièrement mes journées complètement recouvert de poussière, la barbe aussi rousse que le pelage de l'impala et les yeux irrités. Je finis presque sous un camion après une chute dans le sable, immortalisée à jamais par une belle brûlure sur la cuisse. Les routes, n'en parlons pas, en redescendant du Mont Kenya jusqu'à Nairobi, il s'en est fallu de peu pour que je finisse à plusieurs reprises aplati sur le pare-choc d'un camion.

Que retirer d'une telle aventure ? Le nez brûlé, de la poussière jusqu'au fond de la gorge, des kilos en moins, une barbe en plus. Autant que les pistes, les africains ne m'ont pas rendu la tâche facile, physiquement et moralement me voilà épuisé comme je ne l'ai jamais été après une aventure. Au pied du mont Elgon, deux mois plus tôt, aurais-je pu prédire tout ce qui aller m'arriver ? Aurais-je pu savoir que ce voyage serait aussi fatiguant qu'exaltant ? Que la difficulté des pistes n'était qu'une épreuve pour arriver dans des lieux magiques où m'attendaient des expériences prodigieuses et inexprimables ? Non, car c'est ainsi que l'on crée les aventures, en se lançant dans l'inconnu, en repoussant ses limites, en prenant à droite quand votre conscience vous dit d'aller à gauche. Faut-il de l'audace ? Du courage ? Non, il suffit d'avoir de l'envie, et c'est ainsi, qu'au détour d'un chemin on vous invite à participer à une fête traditionnelle massaï, c'est ainsi qu'en bas d'une descente on apprécie sans bouger le féérique spectacle de l'envole de centaines de flamants roses, c'est ainsi, qu'en ouvrant la fermeture de sa tente, on se retrouve à partager son petit déjeuner avec un couple de singes. C'est ainsi, qu'on s'émerveille de la bonté humaine et de la générosité de la nature.

